CASIMIR DELAVIGNE 1793–1843

Un miracle — Chant troisième : Jésus-Christ dans les limbes

Bruit qui viens d'éclore,
Frappe les échos !
Frémis, bois sonore !
Soulevez-vous, flots
Qui dormez encore !

Sors, en les chassant,
De ces brumes sombres,
Jour éblouissant !
Déchirez-vous, ombres !
Jésus-Christ descend.

C'est l'astre sans déclin, c'est le soleil du juste ;
Devant sa face auguste,
Bruits, parfums et couleurs, tout a ressuscité ;
Reprenant sa parure avec sa mélodie,
La nature engourdie
Se ranime aux rayons de la Divinité ;
Et des bois murmurants à qui les bois répondent,
Des champs, des airs, des eaux dont les voix se confondent,
S'élève un cri sublime, un concert enchanteur,
Un hymne d'allégresse et de reconnaissance,
Adressé par la vie à la toute-puissance
De son éternel Créateur.

La foule exilée
Qui peuple ces bords
Suspend sa volée
Aux premiers accords
Que rend la vallée.

Frappés dans leurs jeux
Par l'éclat rapide
Qui jaillit des cieux,
De leur main timide
Ils couvrent leurs yeux.

Mais Jésus-Christ paraît, sourit, et son sourire,
Dont ne se peut décrire,
Sans un pinceau divin, l'ineffable bonté,
Semble s'épanouir sur leurs traits qu'il colore
Comme une fraîche aurore
Sur les fleurs dont l'éclat réfléchit sa beauté.
Pourtant, n'osant céder au charme qui l'attire,
Chacun d'eux en tremblant s'avance et se retire,
Lorsque Jésus leur dit, pour calmer cet effroi,
D'un son de voix plus doux, plus caressant encore
Que l'appel d'une mère à son fils qu'elle adore :
« Petits enfants, venez à moi ! »

Tout l'essaim se mêle,
S'envole, et, pareil
A la blanche grêle
Qui brille au soleil,
Tombe pêle-mêle.

L'un en s'abattant
A la main s'attache,
D'orgueil palpitant ;
L'autre, au lin sans tache
Du manteau flottant.

Celui-ci, qui s'agite autour de l'auréole,
A travers ses feux vole,
Comme le papillon par la flamme attiré ;
Le plus hardi de tous plane un moment et pose
Ses deux lèvres de rose
Sur les cheveux du Christ et sur son front sacré.
Il les traîne après soi comme des tourterelles,
Becquetant ses habits, sautant, battant des ailes,
Luttant et se heurtant dans leurs débats jaloux ;
Puis il lève sur eux ses deux mains bénissantes,
Et tous, courbant soudain leurs têtes innocentes,
Ils sont tombés à ses genoux.

La charmante image
Que ces chérubins
Courbant leur visage
Et joignant leurs mains
Pour lui rendre hommage !

L'air silencieux,
L'eau sous la bruyère,
L'oiseau dans les cieux,
Comme eux en prière,
Sont muets comme eux.

L'onde, qu'aux bords voisins le Sauveur a puisée,
Brille, tombe en rosée,
Et leur front virginal est à peine humecté,
Qu'une flamme divine à l'entour étincelle,
Que leur beauté nouvelle
Rayonne d'existence et d'immortalité.
« Allez, leur dit Jésus, allez trouver Marie ;
Aux pleurs du repentir elle s'est attendrie,
Et mon Père, à sa voix, vous a délivrés tous.
Allez, petits élus de la grâce éternelle,
Jouer aux pieds du Dieu qui d'exil vous rappelle ;
Pour la patrie envolez-vous ! »

Un cri sous l'ombrage
S'élève, et montant,
Comme un blanc nuage,
Ce peuple en chantant
Part pour son voyage.

Suivant d'un vol sûr
Sa route inconnue
A travers l'air pur,
La joyeuse nue
Se perd dans l'azur.

Restait une ombre encore, au rivage attachée,
Qui, la tête penchée,
Ouvrait ses grands yeux bleus de surprise interdits.
Muette sous ses pleurs, pensive et solitaire,
En rêvant à la terre
Elle oubliait les cieux et leur doux paradis.
Tout émue à l'aspect de Jésus qui s'avance,
De peur d'être surprise en désobéissance,
Elle aussi, mais sans joie, avait pris son essor,
Quand le Dieu la retient par le bout de son aile,
Puis l'entoure d'un bras, puis s'envole avec elle
En lui disant : « Toi, pas encor ! »

L'enfant, dans l'étreinte
Sur lui se serrant,
A la barbe sainte
Des deux mains se prend,
Et dit avec crainte :

« Ange aux yeux si doux,
Vers quelle demeure
Tous deux volons-nous ?
A celle qui pleure
Me rapportez-vous ? »